Première Année. — N° 20. 15 Décembre 1921.

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY *Secrétaire de la Rédaction :* Henri de MONTFORT

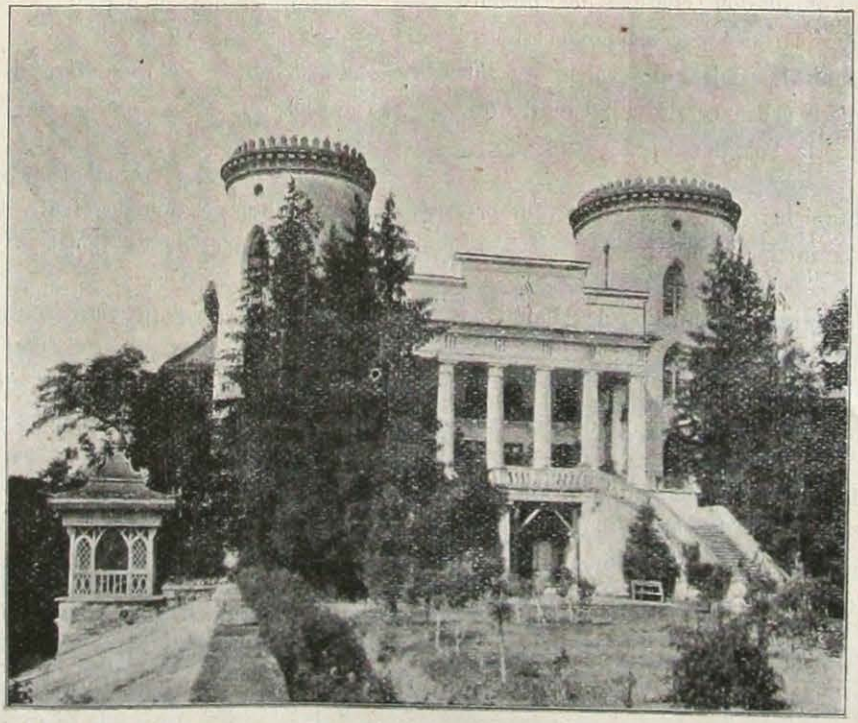
Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements : 5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e^

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements : 5 francs par an



Château de Czernogród (Galicie)

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise.

La question de Wilno. — HENRI DE MONTFORT.

Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Six semaines en Pologne. — ROSA BAILLY.

Les Amitiés polonaises.

Mariette et les gnomes. — MARIA KONOPNICKA.

Notre action. — Comité d'Alger. — Comité de Rennes. — Comité de Soissons. — Nos envois de livres en Pologne.

LA QUINZAINE POLONAISE

25 *novembre.* — Le franc français cote 246, le dollar 3.655.

27 *novembre.* — La Commission chargée de prendre livraison des indemnités dues par les Soviets rentre à Varsovie ramenant les objets de valeur et l'or couvrant la première échéance de l'indemnité due par les bolcheviks à la Pologne.

28 *novembre.* — M. Stanislas Newedworski est élu président du Conseil municipal de Varsovie.

29 *novembre.* — Célébration solennelle de l'anniversaire du 29 novembre 1830, jour où éclata l'Insurrection. — Le Gouvernement français décerne à M. Paderewski la Grand'Croix de la Légion d'honneur.

30 *novembre.* — Un décret du général Zeligowski fixe au 8 janvier les élections à la Diète de Wilno convoquée pour faire connaître la volonté de la population au sujet du sort de cette ville, et nomme M. Alexandre Meysztowicz président de la Commission temporaire de gouvernement. Le général Zeligowski adresse en même temps un appel à la population pour l'informer de son départ.

4 *décembre.* — Le franc français cote 255, le dollar 3.540.

5 *décembre.* — Le Conseil des Ministres décide l'ouverture d'une section de Haute-Silésie au Ministère du Commerce et de l'Industrie.

8 *décembre.* — Le gouvernement allemand décrète que les sujets allemands qui, d'après le Traité de Versailles, ont adopté la nationalité polonaise pourront reprendre la nationalité allemande.

9 *décembre.* — Conférence du capitaine Dasque, du Service aéronautique de la mission militaire française, sur l'aviation commerciale.

H. M.

Un dépôt général de musique polonaise à Paris

Les œuvres des compositeurs polonais ne manqueront plus en France. Les musiciens trouveront désormais chez M. ROSSIGNOL, 4, *avenue de Villiers* (17e), toute la musique polonaise. Nous indiquons spécialement les œuvres de K. SZYMANOWSKI, ROZYCKI, MELCER, KARLOWICZ, PADEREWSKI, H. KRYZANOWSKA, OPIENSKI, etc... La création de ce dépôt est due à M. Edouard GANCHE, qui a voulu faire connaître en France, la production musicale de l'ancienne et de la jeune Pologne.

LA QUESTION DE WILNO

La barrière ou le pont ?

La grande presse d'information a annoncé, que le 8 janvier prochain, les habitants du territoire de Wilno allaient élire une Diète qui décidera de l'incorporation de cette région à la Lithuanie ou à la Pologne. Cette nouvelle est passée presque inaperçue, car on ignore à peu près tout chez nous des causes du différend polono-lithuanien, et l'on ne soupçonne guère l'influence qu'aura sur le maintien de la paix européenne la solution de la question de Wilno. Les amis français de la Pologne doivent cependant être en mesure d'apporter autour d'eux les éclaircissements nécessaires. Il n'est pas pour l'instant de propagande plus indispensable.

Faisons d'abord un saut dans le passé. A côté de la Pologne, entre les XI^e^ et XIV^e^ siècles, s'était développé un état qui s'appelait le Grand duché de Lithuanie et qu'avaient formé petit à petit les tribus lithuaniennes, peu nombreuses mais très belliqueuses, en conquérant successivement plusieurs duchés slaves, peuplés par les Blancs-Ruthènes. La dynastie des ducs lithuaniens constituait d'ailleurs le seul lien entre les éléments hétéroclites de l'Etat lithuanien ; la langue administrative et officielle y était la langue ruthène à laquelle appartiennent tous les documents qui ont été conservés de cette époque, et même à la cour des Grands ducs, les seigneurs et les nobles étaient plus de sang ruthène que de sang lithuanien. On peut dire qu'en fait, l'élément lithuanien toujours très peu nombreux, s'était noyé dans la masse des Ruthènes conquis. Cependant dans la région de Kowno, berceau des tribus conquérantes, la population lithuanienne se maintenait en masses compactes.

Au début du XIV^e^ siècle fut fondée la ville de Wilno, d'abord peuplée de Ruthènes, de bourgeois allemands, de Polonais immigrés. Les Lithuaniens qui ne possédaient ni commerçants, ni artisans, demeurèrent complètement étrangers au développement de la ville. Mais celui-ci fut si rapide qu'au milieu du XIV^e^ siècle, les grands ducs lithuaniens transportèrent à Wilno leur capitale.

A ce moment, la pression germanique contre les peuples voisins orientaux de la Prusse devenait intolérable. La Lithuanie chercha un appui du côté de la Pologne soumise à la même menace. Un mariage permit à Ladislas Jagellon de monter sur le trône de Pologne. Ainsi fut réalisée l'union des deux états basée sur un commun intérêt, union d'abord personnelle et dynastique, puis réelle et constitutionnelle, qui, après diverses phases, est devenue de plus en plus étroite par une série d'actes solennels. Le plus important est celui de l'Union de Lublin (1569) qui dit que « la Pologne et la Lithuanie à partir de cette date ne forment qu'une république commune, qui des deux états et des deux peuples n'en fait qu'un seul ».

Fait qu'il importe de mettre en lumière : dans la partie nord-ouest du Grand duché de Lithuanie, c'est-à-dire là où s'étend actuellement le nouvel état lithuanien, demeura groupée en masse compacte une population qui continua à parler le lithuanien et garda intactes ses anciennes coutumes, sans que la Pologne, fidèle à ses traditions de large tolérance, pensât jamais à la dénationaliser. Au contraire, les populations blanc-ruthènes du reste du Grand duché (c'est-à-dire précisément de la région de Wilno), se polonisèrent très rapidement, et après les partages, les insurgés de 1830 et de 1863 trouvèrent auprès d'elles le même appui, les mêmes vœux que dans la Pologne ethnographique.

Vers 1880, dans certains milieux intellectuels de la Lithuanie orientale prit naissance un mouvement nationaliste lithuanien. Le gouvernement russe jugea qu'il pourrait être utilement employé contre le polonisme toujours si fort dans la partie centrale de l'ancienne Lithuanie historique. Sa politique fut en somme, trente-quatre ans à l'avance, celle des Allemands en Belgique à l'égard du mouvement flamingant. Grâce à cet appui inattendu, le lithuanisme put se développer dans la province de Kowno, mais il n'eût sans doute pu aboutir sans la guerre. Dès 1915, les Allemands maîtres du pays, créèrent un Conseil d'Etat lithuanien (la Taryba) et l'installèrent à Wilno. Ils n'y firent entrer que des hommes partisans d'une politique de gravitation autour de la Germanie victorieuse, partant adversaires de la Pologne, suspecte de peu de sympathie pour les Empires centraux. Et puis ce fut la défaite allemande en France, l'armistice. La Taryba proclama l'indépendance de l'état lithuanien. Mais à la suite d'une série d'événements diplomatico-militaires, elle transporta son siège à Kowno. On n'a pas oublié qu'au moment de l'agression bolcheviste contre la Pologne, le gouvernement des Soviets accorda la province de Wilno à la Lithuanie en échange d'un accord nettement dirigé contre la Pologne. Les habitants de la ville et de son territoire protestèrent énergiquement, réclamant leur incorporation à la Pologne. C'est alors que sous la conduite du général Zeligowski, une armée composée de soldats et d'officiers originaires de Wilno et servant dans l'armée polonaise se présenta devant cette ville qu'évacuèrent sans résistance les représentants du gouvernement lithuanien. Dès lors, la question de l'attribution de Wilno se trouva posée avec une acuité sans cesse accrue. Les pourparlers engagés par la Pologne avec la Lithuanie pour trouver un accommodement n'aboutirent pas, en raison de l'intransigeance du gouvernement de Kowno. Il en fut de même des négociations entreprises à Bruxelles devant la Société des Nations. C'est pour en finir que nos amis polonais, fidèles à leurs traditions si démocratiques, ont décidé de donner la parole aux intéressés eux-mêmes. Les élections du 8 janvier au suffrage universel, secret, direct, sans distinction de sexes, vont montrer à l'Europe la volonté des habitants du territoire de Wilno.

Nous aurons à passer en revue ultérieurement les arguments d'ordre économique, juridique, social qui établissent définitivement les droits de la Pologne sur Wilno.

Déjà, comme nous venons de le constater au point de vue historique, les prétentions lithuaniennes sur Wilno sont mal fondées. Elles se réduisent en fin de compte au simple fait d'une conquête temporaire de ce territoire. En se plaçant au même point de vue, l'Angleterre, se réclamant des conquêtes faites par les Plantagenets, pourrait revendiquer l'Aquitaine ou le Poitou !

Quelles sont donc les raisons des inadmissibles prétentions de la Lithuanie sur une région où elle n'a aucun droit et dont la presque totalité des habitants ne veut pas s'associer à son sort ?

C'est que les influences allemandes et russes sont demeurées toutes puissantes en son sein. Dans la Taryba figurent aujourd'hui encore la plupart des hommes qu'y installèrent les autorités allemandes d'occupation en 1916. Or, le pays de Wilno est le seul couloir par lequel l'Allemagne puisse communiquer avec la Russie des Soviets, et son attribution à la Pologne constitue un barrage définitif entre les deux impérialismes assoiffés, l'un d'expansion, l'autre de revanche. De là, l'importance des élections du 8 janvier prochain : elles diront si, oui ou non, Wilno sera entre la Russie rouge et l'Allemagne blanche une barrière ou un pont.

HENRI DE MONTFORT.

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'étourdi Gustave aime la douce Angélique, fille de Mme Dobroyska, et le larmoyant Albin aime la railleuse Clara. Mais les deux jeunes filles ont fait vœu de ne jamais se marier.

Gustave use de subterfuges : il fait croire à Angélique qu'il aime une autre Angélique, et à Clara que son vieil oncle Radoste va l'épouser.

SCÈNE VII

MME DOBROYSKA. — CLARA

CLARA. — Que vais-je devenir dans cet affreux malheur?

MME DOBROYSKA. — Peut-être ton père ne voudra-t-il rien faire contre ta volonté.

CLARA. — Et s'il le veut, s'il le veut?

MME DOBROYSKA. — Il faudra obéir.

CLARA. — La belle consolation. Voilà un père !

MME DOBROYSKA. — Ne le blâme pas ainsi, il veut ton bonheur.

CLARA. — Oh ! le joli bonheur, n'est-ce pas, ma tante, qu'un vieux mari?

MME DOBROYSKA. — Mais il est bon.

CLARA. — Que me fait sa bonté?

MME DOBROYSKA. — Tu avais oublié que tu es encore sous la puissance paternelle, que tout le monde ne se laisse pas mystifier comme Albin, et, connaissant ton père, tu aurais pu deviner que ton mépris pour Albin lui serait désagréable, et que si, pour cette fois, il ne te forçait pas au mariage, il pourrait te donner des ordres qui te seraient plus pénibles encore à remplir.

CLARA. — Ce Radoste, qui paraissait si éloigné de songer au mariage ! Albin, au moins, est jeune et amoureux. Si je dois subir le mariage, je préfère encore Albin. (*On entend Radoste qui tousse*).

MME DOBROYSKA. — Ah ! le voilà.

CLARA. — Il commence à soupirer.

MME DOBROYSKA (*à part*). — Je ne puis lui parler en ce moment après ce qui s'est passé (*Saluant Radoste*) Monsieur, je serai bientôt à vous. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

RADOSTE, CLARA

RADOSTE (*après un moment de silence*). — Que méditez-vous, mademoiselle? L'extermination des hommes, sans doute.

CLARA. — Je pensais ce que j'aime précisément à redire : si jamais j'étais dans le cas de devenir l'épouse de quelqu'un contre mon gré, il n'y aurait pas d'homme plus malheureux au monde.

RADOSTE. — Diantre ! A quoi devrait-il donc s'attendre?

CLARA. — A des fêtes, des bals et des festins continuels.

RADOSTE. — Eh bien, vous aurez du plaisir, et moi-même je suis grand partisan de la gaîté.

CLARA. — Alors, je renoncerai à tout cela.

RADOSTE. — Le repos aussi n'est pas sans charmes.

CLARA. — Je dissiperai la fortune de mon mari.

RADOSTE. — Oui, après qu'il vous l'aura donnée.

CLARA. — Je la lui arracherai pour la perdre.

RADOSTE. — Au plus fort la victoire !

CLARA. — Je ne songerai qu'à la parure.

RADOSTE. — La parure vous ira bien.

CLARA. — Alors, je ne penserai plus à la parure.

RADOSTE. — Ce sera une réduction dans les dépenses.

CLARA (*avec vivacité*). — Mais je parviendrai à faire tout à rebours. Si mon mari dit oui, je dirai non, s'il dort, je babillerai ; s'il se montre de bonne humeur, je soupirerai. Je chanterai dans ses moments de mélancolie. Enfin, je le pousserai quand il sera à écrire ; je ferai du bruit pendant ses lectures ; toujours noir contre blanc, toujours

dent contre dent, et voilà (*paraissant se rappeler quelque chose, elle marche sur le pied de Radoste*). Et si mon mari a la goutte, je lui marcherai sur le pied.

RADOSTE (*en retirant son pied*). — Parbleu, je ne me mettrai pas sur votre chemin. Mais alors ce ne sera pas une pénitence ordinaire qu'endurera celui qui aura le bonheur de vous épouser, à moins que ce sort ne me soit réservé par cette prédestination dont ce fou de Gustave a parlé (*il rit.*)

CLARA. — Le voilà qui arrive à son affaire.

RADOSTE. — Car enfin, moi, je ne crains rien. Je ne fais pas attention aux paroles et je connais la bonté de votre cœur. (*Il veut prendre la main de Clara, elle la retire brusquement.*)

CLARA. — Je ne veux pas, je ne veux pas. (*Elle commence à pleurer.*) Que faire, que devenir?

RADOSTE. — Ne faites pas l'enfant.

CLARA. — Plût à Dieu que je le fusse encore !

RADOSTE. — Regardez-moi donc.

CLARA (*se détournant*). — Je vous connais, je vous connais.

RADOSTE (*après avoir fait une pirouette*). — Eh bien ! je ne suis pas encore trop mal pour un futur. Puis-je danser ainsi à la noce! (*Il rit*). Allons (*sérieusement*), ce ne sont que des plaisanteries.

CLARA. — Je n'aime pas les plaisanteries.

RADOSTE. — Ne pleurez donc pas, au moins. Il n'arrivera rien de ce que vous paraissez redouter si fort et pour preuve je vais vous envoyer Albin. (*A part, en riant.*) Quelle singulière rencontre et quelle fille bizarre. (*Il sort.*)

CLARA (*seule*). — Oui, des plaisanteries, des plaisanteries. S'il m'épousait, il n'y aurait plus de plaisanteries.

SCÈNE IX

CLARA. — ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE (*l'air rêveur*). — Clara?

CLARA (*après un moment de silence*). — Angélique?

ANGÉLIQUE. — Sais-tu?

CLARA. — Quoi?

ANGÉLIQUE. — L'autre Angélique doit être bien heureuse.

CLARA. — Laisse-moi en repos. Je n'ai pas le temps de m'occuper de son bonheur, qu'elle en jouisse à son aise.

ANGÉLIQUE. — Etre l'objet d'un pareil amour !

CLARA (*ironiquement*). — Selon le dire de M. Gustave.

ANGÉLIQUE. — Quels avantages retirerait-il d'un mensonge?

CLARA. — Quels avantages? Cela flatte son orgueil.

ANGÉLIQUE. — Lorsqu'on sait être reconnaissant, on sait aussi aimer.

CLARA. — Je te conseille de ne pas l'écouter.

ANGÉLIQUE. — Tu ne sais pas quel plaisir on éprouve à entendre une voix d'homme exprimer des sentiments tendres avec tout le feu de la passion. Cette voix tantôt caresse nos oreilles, tantôt enflamme nos yeux, puis cause sur notre visage une espèce de frisson, enfin fait circuler de la tête au cœur, du cœur à la tête comme une vapeur brûlante qui vous serre ici (*montrant sa poitrine*) qui vous étouffe jusqu'à vous arracher des soupirs.

CLARA. — Que tu es enfant ! C'est une nouvelle pour toi, mais pour moi non. N'ai-je pas à mes pieds le passionné Albin?

ANGÉLIQUE. — Oh ! désormais, point d'Albin.

CLARA. — Comment?

ANGÉLIQUE. — Réjouis-toi.

CLARA. — De quoi?

ANGÉLIQUE. — Du changement...

CLARA. — Du changement d'Albin?

ANGÉLIQUE. — Il ne t'aime plus.

CLARA. — D'où le sais-tu?

ANGÉLIQUE. — Je le tiens de Gustave.

CLARA. — N'a-t-il pas soupiré encore ce matin?

ANGÉLIQUE. — Par politesse.

CLARA. — Vraiment?

ANGÉLIQUE. — Je te dirai encore...

CLARA (*avec humeur*). — Eh bien ! que me diras-tu ?

ANGÉLIQUE. — Que c'est moi, moi, infortunée, qui suis devenue l'objet de sa passion.

CLARA. — Toi?

ANGÉLIQUE. — Moi.

CLARA. — Il t'aime?

ANGÉLIQUE. — Il le dit.

CLARA. — Croyez après cela aux hommes! Il pleurait à chaudes larmes, suppliait, faisait des serments, se mourait d'amour à mes pieds ; eh bien ! au bout du compte, le voilà qui tourne casaque ! Tu vois comme il est heureux pour nous, au moins, de ne pas aimer, n'est-il pas vrai, Angélique?

ANGÉLIQUE. — Allons chez maman.

CLARA. — N'est-il pas vrai, Angélique?

ANGÉLIQUE. — Venez, venez, on a servi. (*Elle sort.*)

CLARA (*seule, avec un sourire forcé*). — Ah ! il ne m'aime plus! (*Avec colère*). C'est un serpent, un serpent venimeux !

ACTE V

SCÈNE I

RADOSTE. — GUSTAVE

RADOSTE. — Gustave, au nom de Dieu, avoue-moi tes nouvelles folies !

GUSTAVE. — D'où vous vient cette crainte ? Je suis à présent amoureux ; je ne fais plus de folies, et je suis surpris moi-même d'être aussi raisonnable.

RADOSTE. — Puissé-je moi aussi être surpris à mon tour, en te voyant raisonnable une demi-heure au moins. Mais que veulent dire toutes ces physionomies bouleversées autour de nous, en commençant par Mme Dobroyska ? Je conçois bien qu'elle te fasse la mine, mauvais sujet ; mais moi, que lui ai-je donc fait ? On aurait dit que nous étions treize à table, le temps nous y semblait bien long ; Angélique, presque tremblante, rougissait et pâlissait tour à tour ; la mère fixait à tout instant ses regards sur elle ; Clara riait et babillait, mais sa gaieté n'avait rien de naturel ; Albin comptait toutes les petites fleurs brodées sur la nappe. Toi non plus, tu n'étais pas dans ton état ordinaire; tu buvais seulement comme d'habitude ; tandis que moi, ignorant seul tout ce qui se passe, seul étonné, mais peut-être seul raisonnable parmi vous, je figurais là comme Pilate dans le *Credo*...

GUSTAVE (*à voix basse*). — C'est l'amour, c'est l'amour, cher oncle, qui fait toute cette énigme.

RADOSTE. — Pour Angélique, pour Clara, je conçois, mais la mère, la mère ?

GUSTAVE. — Est-il défendu à une mère d'aimer ?

RADOSTE. — Tu as toujours été un fou !

GUSTAVE. — Quel est donc ce proverbe ? L'amour ne se rouille...

RADOSTE. — Oh ! tu as fait quelque nouvelle folie. Je la sens qui me démange.

GUSTAVE. — Moi ?

RADOSTE. — J'éclaircirai tout ce mystère. Je vais de ce pas trouver Mme Dobroyska et je la ferai causer.

GUSTAVE. — Elle ne sait pas...

RADOSTE. — Que ne sait-elle pas?

GUSTAVE. — Elle ne sait rien.

RADOSTE. — Toujours le même fou. Qu'on le caresse, qu'on le supplie, qu'on le conjure, le loup se sauve toujours dans la forêt. Lui parler, c'est perdre son temps et sa peine. (*Il sort.*)

GUSTAVE (*seul*). — Mon excellent oncle, c'est une heureuse surprise que je te ménage; mais je puis encore le confier mon plan, car l'amoureux ne doit jamais choisir un homme raisonnable comme confident ; il peut le consulter, goûter même ses avis, mais ensuite, il ne doit suivre que sa propre impulsion.

SCÈNE II

GUSTAVE. — ALBIN

GUSTAVE. — Eh bien ! Ne suis-je pas bon conseiller et ami sincère ?

ALBIN. — Je te dois des remerciements pour les ordres que tu m'as donnés, car, depuis, elle m'a déjà gratifié douze fois d'un coup d'œil.

GUSTAVE. — Elle a soupiré six fois,

ALBIN. — Non. Quatre seulement.

GUSTAVE. — C'est assez pour elle, qui ne soupire jamais.

ALBIN (*en soupirant*). — Elle ne soupire pas, c'est vrai, mais où est l'être parfait ?

GUSTAVE. — Et toi, as-tu soupiré ?

ALBIN. — Une seule fois, de loin, par hasard et très bas.

GUSTAVE. — Quand tu te sentiras trop oppressé, prends vite le chemin de la porte.

ALBIN. — Quel bonheur ! Que je remercie le ciel de m'avoir envoyé un ami si prudent, un si bon conseiller ! (*Il embrasse Gustave.*)

GUSTAVE. — Suivez donc mes avis !

ALBIN. — Je ferai ce que tu ordonneras.

GUSTAVE. — Ne lui adresse pas un mot, pas un seul mot, dût-elle pleurer même.

ALBIN (*d'un ton piteux*). — Ah ! pleurer !

GUSTAVE. — Ah ! Que veut dire cet : Ah ! Si vous fléchissez ainsi, vous n'arriverez à rien.

ALBIN (*d'un air héroïque*). — Je souffrais horriblement à table ; je suais sang et eau, vous l'avez vu ; eh bien ! comment me suis-je conduit ? Si elle me lançait un regard, mes yeux étaient fixés ailleurs ; se détournait-elle, je lui lançais un coup d'œil furtif.

GUSTAVE. — C'est là tout ?

ALBIN. — Elle me demandait de l'eau, rien ; du sel, rien ; du pain, rien !

GUSTAVE. — C'est là tout l'art. Elle t'a versé du vin.

ALBIN. — Et moi... (*plus bas*) je l'ai bu!

GUSTAVE. — Oh ! il faut toujours boire. Mais, je t'assure, elle fléchit. Tu en as mille preuves. Elle n'a d'yeux que pour toi ; c'est elle qui te recherche. Garde seulement ta position; c'est là tout l'art et vînt-elle ici même te demander la paix et t'adresser les plus tendres paroles, ne lui réponds que par des monosyllabes : oui ou non.

ALBIN. — Dussé-je en mourir, je suivrai tes avis jusqu'au bout, car je sens que tes moyens sont infaillibles et tes conseils de l'or pur. (*Il l'embrasse.*)

GUSTAVE (*imitant le ton plaintif de son oncle*). — Mais, au nom du ciel, cesse donc une fois d'être fou, aie donc une fois du sens commun, prends-moi pour exemple !

ALBIN. — Ah ! je ferais de vains efforts pour l'égaler ! (*Clara survient et, apercevant Gustave, s'arrête.*)

SCÈNE III

CLARA, GUSTAVE, ALBIN

CLARA. — Angélique n'est pas là ?

GUSTAVE (*regardant autour de lui*). — Non, Mademoiselle, elle n'y est pas. (*A part, à Albin.*) Vois-tu ? elle est déjà revenue. Crois-tu qu'elle cherche Angélique ? Mais tiens ferme !

ALBIN (*à part, à Gustave*). — C'est là tout l'art.

GUSTAVE (*d'un ton impératif*). — Eh bien ! retire-toi dans un coin, baisse les yeux et laisse-moi d'abord arranger les choses. (*Albin se retire vers le fond de la scène et Gustave s'adresse à Clara.*) Faut-il vous féliciter ?

CLARA (*ironiquement*). — Vous avez bien choisi le moment pour vos félicitations ; et à quel propos, s'il vous plaît ?

GUSTAVE. — A l'occasion d'un nouvel adorateur.

CLARA. — Je n'en connais pas.

GUSTAVE. — Vous plaisantez, ma tante.

CLARA. — Monsieur Gustave !

GUSTAVE. — Pourquoi vous en fâcheriez-vous ?

CLARA (*les larmes aux yeux*). — Ce sont des plaisanteries bien cruelles !

GUSTAVE. — Comment donc ! des pleurs ! Sérieusement, vous ne voulez pas devenir ma tante ?

CLARA. — Plutôt cent fois mourir !

GUSTAVE. — Hum ! alors, c'est bien différent !

CLARA. — Expliquez-vous.

GUSTAVE. — Le destin nous menace tous les deux du même coup ; il faut donc étouffer nos querelles et nous prêter mutuellement conseil et assistance.

CLARA. — Mais la manière ?

GUSTAVE. — La manière ? (*après avoir paru réfléchir*). J'avoue que je n'en sais encore rien.

CLARA. — Si M. Gustave voulait m'écouter, il feindrait d'entrer dans les vues de son oncle, car l'essentiel est de gagner du temps.

GUSTAVE. — C'est ce que je désirais aussi, mais Angélique n'a pas eu la force de taire le secret à sa mère. Sa mère se fâche, mon oncle s'étonne, questionne, s'informe et peut-être en ce moment a-t-il déjà tout découvert.

CLARA. — Nous voilà dans une jolie position. Ah ! M. Gustave, ne pourrait-on la changer encore ? Excusez mes importunités dans cette affaire, mais le temps presse. Radoste veut se marier. Dites-moi, aimez-vous donc si fort cette autre Angélique ?

GUSTAVE. — Que je l'aime beaucoup ou peu, le fait est qu'on me dédaigne ici.

CLARA. — Ah ! ne le croyez pas !

(*A suivre.*)

SIX SEMAINES EN POLOGNE

VARSOVIE

Dans le train qui m'emporte vers Varsovie, je ne cherche pas à dormir. J'ai tant de joie à me répéter que je suis en pays libéré ! Libres, ces plaines couleur de nuit ; libres, ces villages en masses sombres — libres enfin. Quel soulagement pour une conscience française ! Comme cet honnête paysan de Touraine qui s'indignait d'apprendre, au premier jour de la guerre, que les troupes allemandes s'étaient emparées de *bestiaux français*, je serais prête à féliciter les arbres penchés au long de la voie d'être redevenus polonais. Sous les roues du train filent des lieues et des lieues de territoire indépendant ; je me réjouis qu'il y en ait tant, je voudrais qu'il y en ait encore plus, et les neuf heures qui séparent Poznan de Varsovie vont me sembler trop courtes.

Dans le ciel du petit jour, les vives roseurs de l'aurore se glissent parmi le froid de l'aube. Un fleuve qui coule à pleins bords près de la voie les reflète magnifiquement. Est-ce vraiment un fleuve ou la coulée des brumes ? Des banderoles inconsistantes s'en exhalent et lentement vont se suspendre aux bouleaux. Les rives se dessinent, puis s'effacent. Ce ne sont plus que des terres d'automne pelées, sous des restants de brouillard. A l'horizon s'étale une nappe splendide et rougeoyante : un lac à n'en pas douter. On est repris par le mirage.

Mais quel tableau encadre l'autre portière du wagon ! La neige semble avoir recouvert le pays de ses plans immaculés et de ses ombres bleues. A peine si l'on discerne là un bouquet d'arbres, ici une toiture. Et le regard, qui cherche à se poser sur un détail précis le cherche sans fin dans la fuite des étendues. Il va, toujours plus loin, trouvant au lieu de l'horizon une brume bleuissante comme la neige d'où elle monte et qui laisse entrevoir à travers sa ténuité des étendues nouvelles et indéfinies. On ne sait plus ce qu'on cherche, mais on cherche toujours, subissant avec angoisse et délice cet appel du vide. Ne serait-ce pas ce vertige qui serait la *tesknota*, ce mélancolique besoin de l'indéfinissable, jamais assouvi, qui alanguit les compositions de Chopin ?

Un rayon de soleil rétablit l'horizon, rétrécit les plaines et les nettoie de leurs neiges. Encore un mirage de la brume !

Maisonnettes dispersées et basses, peintes de bleu clair, au toit de chaume très épais. Bouleaux qui penchent sur elles leur panache fin. Longues perches des puits, en oblique...

Soudain, *ex abrupto*, voici des usines, des bâtisses à plusieurs étages ; le train entre à Varsovie en gare de Vienne.

⁂

Dès la gare, Varsovie apparaît comme une capitale : misère et opulence mêlées, foule où se croisent des types de toutes les races. On y voit encore le désordre de la guerre. Des gamins haillonneux s'offrent à porter mes bagages et demandent, en français, avec une effronterie timorée « cinq francs » pour la course. Cinq francs, c'est mille marks ; ils sont ravis d'en recevoir cent. De vieux hommes se présentent aussi, leurs manières sont touchantes de discrétion, leur regard est une prière : « la vie est dure, nous ne voulons pas mendier, faites-nous travailler. » Je leur désigne le porteur minable déjà choisi, et ils s'écartent sans insister, avec un bon sourire sous leurs grosses moustaches, qui redouble mon regret de ne pouvoir rien pour eux.

Le cocher vêtu de gros bleu, rapiécé de partout et une plaque numérotée brinqueballant sur son dos, m'emmène par des rues étroites aux maisons hautes, que le jour visite tard et quitte tôt, où les passants ont l'air absorbés dans leurs soucis. Rues de capitale, retranchées par des myriades d'autres rues de la vie naturelle, des arbres et des libres espaces. Il y en a de telles aux alentours des grandes gares parisiennes, Austerlitz, Gare du Nord.

⁂

Ma première journée à Varsovie peut servir d'illustration à la crise des logements en Pologne et à l'hospitalité polonaise.

Je savais qu'une chambre m'avait été réservée à l'Hôtel Bristol, mais je n'avais prévenu personne de l'heure de mon arrivée. Le portier de l'hôtel, hautain, comme tous les portiers de tous les Palaces, m'annonce du haut de son col galonné que ma chambre a été réquisitionnée, par ordre du gouvernement, pour une mission tchéco-slovaque. Une nuit de chemin de fer, la fièvre, la courbature et la migraine de la grippe, cette fâcheuse nouvelle par-dessus le marché: je m'effondre. Mes amis convoqués par téléphone viennent me rejoindre dans le hall traversé de courants d'air, où je gis avec mes valises, entre des Japonais et des Argentins. On délibère. Trouver une chambre dans un autre hôtel, il n'y faut pas rêver. Les appartements privés sont chacun encombrés de plusieurs familles. Que faire ? La délibération se continue dans les bureaux du *Journal de Pologne*, où plusieurs dames sont appelées et se récrient de pitié sur ma mine défaite. Mais je n'écoute plus personne. Je m'abandonne à la torpeur de la grippe et

de la fatigue, avec une pitié malicieuse pour ceux que j'embarrasse si fort.

Je me retrouve chez Mme Aline *** avec laquelle j'ai traduit à Rome, dans le temps, *Mariette et les Gnomes*. Nous nous y employions chaque jour, aux heures torrides de l'après-midi, les seules où nous fussions toutes deux libres. Le soleil d'été embrasait la place devant nos fenêtres. Aline est restée blonde, rose et vive, et toujours exquise, mais nous sommes maintenant dans une chambre capitonnée où le jour pénètre mal, réquisitionnée par ordre du gouvernement, chez des particuliers. La torpeur me ressaisit ; j'entends mon amie me parler français, donner des ordres en polonais, adjurer son chat en italien, et je ne sais plus si je suis à Varsovie, à Paris, ou à Rome.

Arrive impétueusement une jeune femme aux yeux éloquents, à la mise d'étudiante. Elle parle en polonais avec volubilité. On me remet sur mes pieds. La jeune femme et M. *** me prennent chacun par un bras, Aline ouvre la marche, le domestique la ferme chargé des valises. Et c'est une course qui est, paraît-il très courte et qui me semble très longue, à travers le Varsovie nocturne.

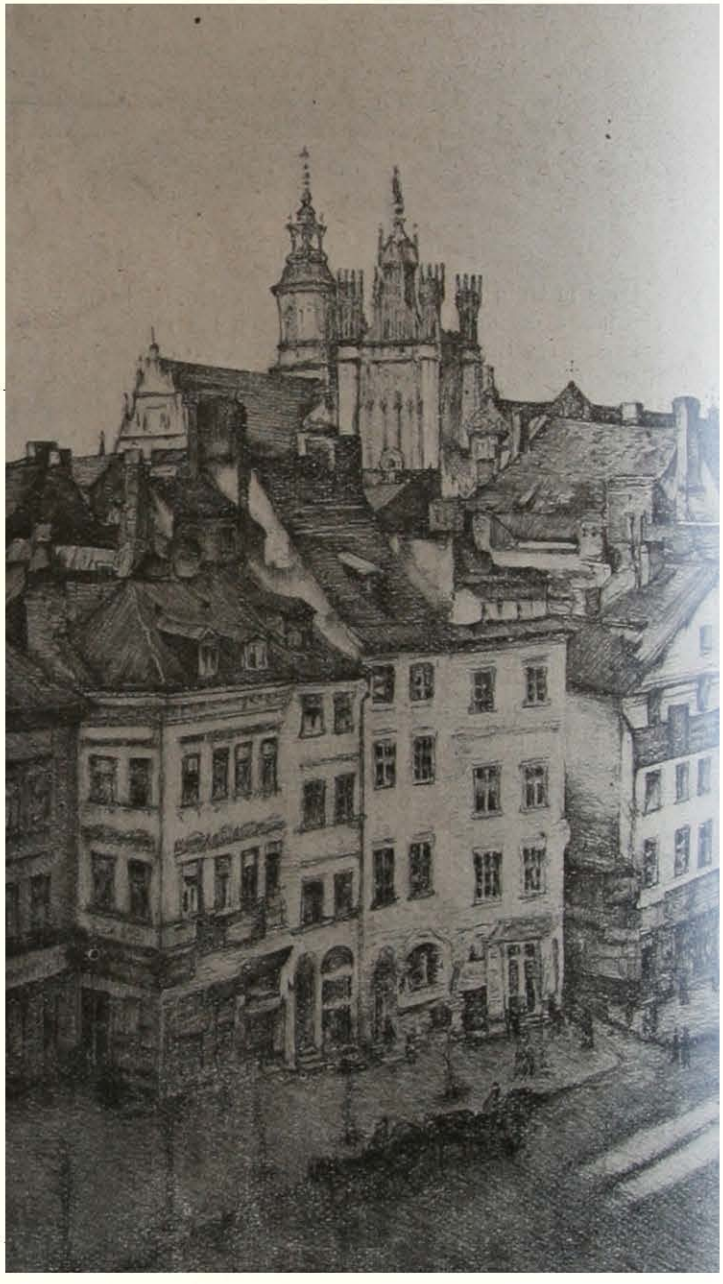
Me voici soudain dans une chambre haute, propre et claire ; deux femmes inconnues s'empressent, avec de petits rires et un gazouillis polonais. Je suis par elles, et sans que mes protestations aient d'autre effet que redoubler leurs aimables rires, déshabillée, frictionnée, peignée, portée dans un bon lit, bordée, nourrie à la becquée, bénie et embrassée. Je rêve, n'est-ce pas, je rêve? Mais pendant quinze jours, je serai ainsi choyée.

***

Dans les syllabes de Poznan gronde une volonté opiniâtre de résistance. Ce mot, lourd comme une masse de plomb, était bien un nom pour la ville irréductible. Celui de Lwow (prononcez Lvouf) qui se dit d'un trait, mais commence clair et finit étouffé, retentit comme un coup de canon au lointain : aux confins orientaux, la garde veille. Entre ces deux postes vigilants, la capitale peut se laisser aller à la joie de vivre. Son nom est douceur câline et gaîté, que vous le prononciez à la française : Varsovie, ou à la polonaise : Warszawa (Varchava). Il y coule les fluidités de la Vistule, qui s'attarde ici en vastes nappes à refléter les pâleurs souriantes du ciel.

Varsovie en son centre est charme, grâce, mesure. Elle n'a pas de monuments particulièrement remarquables, mais ses rues mettent à vos promenades un cadre de discrète élégance. Vous prenez plaisir à flâner; vous prolongez votre séjour. Quand l'étonnement vous saisit de vous trouver encore là, et que vous cherchez à discerner les liens subtils mais forts qui vous attachent à Varsovie, vous découvrez qu'elle est la sœur polonaise de Paris : ses longues perspectives s'ouvrent sur un ciel fin ; elle se pare d'arbres et de fleurs ; ses maisons, inspirées des palais romains et des hôtels français, ont des proportions satisfaisantes, et juste la décoration qu'il faut pour plaire sans s'imposer aux yeux. Peu d'autos, beaucoup de fiacres. Des cafés luxueux, des étalages soignés. La foule est animée et point bruyante, les visages éveillés, et les gamins sont lestes et gouailleurs comme nos gavroches.

Certains voyageurs prétendent que Varsovie est sans grand intérêt pour le touriste. Ceux qui recherchent des monuments historiques contemporains des Jagellons n'ont que faire ici. Mais pour ceux que les autres hommes



La Place du Roi

mond, à Varsovie

Tableau de TRZEBINSKI

intéressent, et que la vie de société attire, Varsovie est un grand salon, qui n'a pas de style à proprement parler, mais qui est accueillant, commode et distingué, et où l'on commerce avec des personnes extrêmement séduisantes.

Si la bonne société varsovienne vous accepte, vous êtes le bienvenu dans cent maisons ; votre couvert est mis partout, les voitures et les automobiles sont à votre disposition. Mais ce que vous préférez encore, c'est la conversation avec vos hôtes, qui parlent chacun cinq ou six langues, se connaissent aux arts, s'intéressent aux sciences, et se tiennent au courant des affaires de tous les Etats. On discute avec eux de sujets importants sur un ton de badinage. On est ravi de leur vive compréhension, de leur largeur d'esprit, de leur courtoisie. Et, bien qu'ils soient bons catholiques, ils apparaissent comme les héritiers de nos philosophes du XVIII[e] siècle. (N'oublions pas que si catholicisme, en France, s'oppose à protestantisme ou athéisme, il s'est opposé pendant un siècle en Pologne à prussification et russification).

Bref, un Français se retrouve chez lui, à Varsovie. Et peut-être se sent-il mieux encore que chez lui, car à la politesse des manières se joint chez ses hôtes polonais une sympathie vraie, une bonté indulgente qui retire aux rapports mondains ce qu'ils ont parfois, en France, de sec et de crispé.

***

Au centre de cette capitale raffinée, l'église russe est un monument de barbarie. Non qu'elle manque d'intérêt architectural, avec ses hauts portiques et ses dômes bulbeux. Mais on ne songe pas à l'admirer : elle est tellement différente de la ville, par sa massivité, son éclatante somptuosité, ses formes apportées d'un lointain Orient, qu'elle offusque les yeux et offense l'esprit. Entre cette masse rutilante de mosaïques qui rappelle les éléphants des Indes carapaçonnés d'or, et le jardin de Saxe qui lui fait face avec sa colonnade classique, le contraste est grinçant. Et la pensée que la Russie byzantine, à demi-barbare, a tenté d'asservir l'esprit polonais, latin et brillant, vous rend la cathédrale odieuse. Pourtant, je ne voudrais pas qu'on la détruisît. Elle devrait rester là comme un avertissement : le danger subsiste à l'Est. Et si elle rappelle aux Polonais les douleurs de l'esclavage, elle a été aussi le témoin de leur résistance indomptée et de leur triomphe. Elle fait partie de l'histoire polonaise. Je souhaiterais qu'on en fît le Panthéon des martyrs de la liberté. Ceux qui furent ignominieusement pendus à la citadelle reposeraient dans le monument élevé à la gloire de leur bourreau.

La rue Nowy-Swiat, large et commerçante, se continue par le faubourg de Cracovie. Il y a beaucoup à voir, en passant : tel palais classique, que les Russes avaient essayé d'orientaliser, en arrachant les ornements de la façade, pour y plaquer des faïences coloriées; l'église Sainte-Croix, où des femmes et des enfants furent massacrés par les Russes. Plus loin, l'Université au milieu de jardins ; la demeure des Potocki, élevée au XVIII[e] siècle, dans le style ravissant de Nancy. Le faubourg s'élargit, s'abaisse vers la Vistule. Les Russes ayant fait sauter un des deux ponts, pendant la dernière guerre, le seul qui reste est encombré jusqu'au grouillement de camions, de chariots bas, de voitures à bras où s'entassent les déménagements, de convois de chevaux, d'une foule pittoresque de Juifs en calotte noire, de paysans en bonnet de fourrure, de

femmes en fichus fleuris, de gamins pieds nus. Sur l'autre rive du large fleuve, c'est le faubourg industriel de Praga, célèbre par les atrocités russes.

Le Zamek, ou Palais royal, qui termine le faubourg, fut autrefois vraiment royal. Mais les Russes ont détruit ses terrasses qui descendaient à la Vistule ; pour en effacer les souvenirs polonais, ils en ont détérioré l'ordonnance intérieure ; enfin, menacés par les Allemands, ils l'ont avant de fuir pillé jusqu'aux moelles. Tapisseries, tableaux, lustres même, ils ont tout emporté, coupant la tête des statues qui ne pouvaient entrer dans des caisses trop petites. Ils n'ont laissé que les marqueteries précieuses des planchers. Les Allemands n'avaient plus rien à prendre ; ils ont dû se contenter des boutons de porte, qu'ils ont empochés pour le cuivre, alors que la ciselure centuplait la valeur du métal. Une seule statue a été oubliée : celle du Temps, le Temps qui voit s'écrouler les empires et ressusciter les nations assassinées.

Du Zamek, on passe par une galerie intérieure à la cathédrale. Belle et curieuse façade où la brique arrive aux effets de l'art gothique, mais d'un gothique tout en lignes verticales, sans statuaire, aux ogives pleines, le gothique de la Vistule.

Derrière la cathédrale, une placette qui a la propreté, la paix et les pignons d'une place de Bruges.

Je ne vous dirai rien des autres églises. Rien qu'une remarque, déjà faite à Poznan, et qui se confirmera tout le long du voyage. Les Polonais ont adopté le style baroque, autrement dit, le style jésuite du XVII^e^ siècle. Mais tandis que ce style, à Rome où il a pris naissance, est insupportable d'affectation, de boursouflure, d'emphase, il s'épure en Pologne jusqu'à retrouver de la distinction. Les façades des églises ne conservent que les traits essentiels du style : les pilastres et les volutes ; elles rejettent les statues gesticulantes et la profuse ornementation. Cette simplicité tient sans doute à diverses causes. La première, négative, serait l'absence de certains matériaux nécessaires ; l'emploi de la brique, au lieu de pierre, proscrit déjà les dentelles du gothique et les faux nuages du baroque. La physionomie du pays a dû aussi s'imposer aux architectes, même Italiens ; la plaine polonaise aux calmes plans, aux longues lignes, habitue les yeux à la simplicité. Enfin, l'âme polonaise est peut-être trop idéaliste et trop rêveuse pour se complaire à l'art pour l'art; elle va droit aux principes d'un style, elle en dédaigne les fioritures.

D'aucuns ont affirmé qu'il n'y avait pas d'art plastique polonais. La Pologne avait à défendre la chrétienté contre les Tartares d'abord, puis contre les Turcs ; elle restait sous les armes et permettait ainsi l'épanouissement de l'art français du XIII^e^ siècle, l'exubérante floraison italienne du XVI^e^ siècle. Sa part à elle était l'action et le sacrifice. J'admettrais peut-être cette thèse, mais avec un correctif. Les Polonais, s'ils n'ont pas eu le temps de créer eux-mêmes un art national, et s'ils ont presque toujours fait appel à des artistes occidentaux, ont mis leur marque sur les styles étrangers. Il y a un gothique de la Vistule ; le style baroque de Pologne ne saurait se confondre avec le baroque français et encore moins avec le baroque italien. Ce cachet polonais est fait de pureté, de grâce, de noblesse. Le monde peut attendre de la Pologne nouvelle un art original, un art idéaliste.

ROSA BAILLY.

(A suivre.)

LES AMITIÉS POLONAISES

Une publication des « Amis de la France » à Cracovie

Les « Amis de la France », de Cracovie, viennent d'éditer la traduction polonaise du livre de M. Raymond Poincaré : *Les Origines de la Guerre*, six conférences données à Paris, en 1921.

La grande maison Gebethner et Wolff, qui est en Pologne ce que la librairie Hachette est en France, a été chargée de l'impression. Le travail considérable nécessité par la traduction des textes et l'édition elle-même a été assumé, en majeure partie, par M. Thadée STRYJENSKI, secrétaire général des « Amis de la France », à Cracovie, qui a également réuni les fonds nécessaires à cette entreprise. Malgré son âge et ses longs travaux, M. Stryjenski est en Pologne un des apôtres de la culture française qu'il sert avec un sentiment fougueux et un sens avisé.

Nous avons entre les mains un exemplaire de cette publication, dont il n'est pas besoin de souligner l'importance. Il porte au dos la mention : *Editions des « Amis de la France », tome I.* Tome Premier : ce gros effort n'est considéré par les Cracoviens que comme un point de départ vers une action plus étendue. Cette petite mention n'est-elle point admirable ?

Notre exemplaire porte le n° 7, et il a été tiré spécialement pour les « Amis de la Pologne ». Sur la couverture, à la place d'honneur, une rubrique sur notre Société. Feuilletons ensemble le volume. Après un portrait de Raymond Poincaré, qui porte en autographe : « Hommage à la Pologne », vient un avant-propos de M. Casimir MORAWSKI, président des « Amis de la France » ; c'est un éloge de M. Poincaré, comme homme d'Etat et écrivain, rédigé en une langue pleine et mesurée, telle qu'on l'attend d'un des plus illustres maîtres de cette Université de Cracovie d'antique sapience. « Avec reconnaissance, écrit-il en conclusion, nous tournons nos regards et notre pensée vers ceux qui tiennent compte des sacrifices, de l'idéalisme et de certains enthousiasmes, qui ne se restreignent pas à un égoïsme brutal, ne se laissent pas dominer par l'orgueil et montrent la marque d'une vraie culture en témoignant d'un certain respect pour la mentalité des autres nations, que l'on doit raisonner et comprendre ».

La préface de M. Stryjenski démontre la nécessité d'établir à qui remonte la responsabilité de la guerre. « Ce problème domine moralement tous les autres, et les Allemands le comprennent si bien qu'ils ont tout fait pour obscurcir la question des origines de la guerre ». A l'heure qu'il est, malgré nombre de témoignages, même allemands, les masses sont encore abusées. Le livre de Poincaré pourra aider à les éclairer. Il montrera, en outre, quelles sont les méthodes allemandes, et quel danger l'Allemagne présente pour ses voisins. « L'histoire se répète, et pendant le demi-siècle qui vient, nous serons tous les jours en butte aux attaques de l'Allemagne. Les Allemands n'ont accepté leur amputation que par suite de leur défaite ; jamais ils ne pourront se faire à l'idée de n'être plus maîtres chez nous ».

M. Stryjenski trace alors le programme que doit suivre la Pologne nouvelle. On ne songera pas à prétendre, après l'avoir lu, que les Polonais n'ont pas conscience de la difficulté de leur tâche, ni volonté de la réaliser. « En face de cette menace constante, il est de notre devoir, non seulement de posséder une armée aguerrie et bien disciplinée, mais de penser à tous instants à notre consolidation intérieure, de cultiver les vertus civiques, de mettre en avant pour nous gouverner les plus vaillants et les plus méritants, à quelque classe ou parti qu'ils appartiennent ; nous devons produire intellectuellement et matériellement ; nos commerçants, nos industriels, nos agriculteurs doivent aider le gouvernement à remplir sa tâche ingrate, payer les impôts régulièrement, joindre l'honnêteté et la morale à leurs actions. Nos savants, nos écrivains, nos artistes doivent toujours tenir très haut l'étendard national, car sans l'idéal, il

ne vaut pas la peine de vivre. En un mot, nous devons travailler sans relâche. »

M. Stryjenski, qui donne lui-même l'exemple d'un haut idéalisme et d'un labeur sans relâche, remercie ses collaborateurs : Mme JACHIMECKA, Mme la Baronne PUSZET, MM. HORODINSKI et ZAWIEVSKI, ses fils, CHARLES et LADISLAS, tous membres des « Amis de la France » et qui se sont chargés de traduire chacun une partie de l'ouvrage ; MM. JACHIMECKI, Casimir MARYAN, conseiller de Légation, et MORAWSKI, qui l'ont aidé dans le travail ardu de la mise au point des traductions et de la correction des épreuves.

Les bénéfices pouvant résulter de la publication reviendront à la caisse des « Amis de la France » de Cracovie.

A M. Stryjenski et à ses collaborateurs, pour cette manifestation si imposante et si efficace de leur francophilie, nous adressons nos plus vives félicitations, et notre reconnaissance de Français.

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le renard Grassot a égorgé les oies de Mariette l'orpheline. Le gnome Terre-à-Terre les lui a fait rendre par la Reine Taira, et grâce à lui, le paysan Gratton a adopté la pauvre fillette.

Les autres gnomes, et leur roi Brillot, qui sont venus s'installer pour l'été près de la misérable chaumière de Gratton, inspirent au paysan le désir de cultiver son champ laissé en friche. Ils l'aident à labourer. Mais il a dépensé tout son avoir pour acheter une charrue, et ne sait comment se procurer le grain des semailles. Les gnomes lui en ramassent, mais le rat Ecouvillon le leur vole. cette profonde bonté, qui caractérise et la Pologne, et l'œuvre de Marie Konopnicka, fait le charme de la scène où le rat est jugé par les gnomes.

Le jugement royal eut lieu dans la Vallée des Rossignols avec solennité et magnificence. Le Roi s'y présenta dans toute sa majesté.

Le gros page Rondouillard, derrière lui, portait son manteau de pourpre. La couronne d'or brillait sur la tête royale, et le sceptre de diamants jetait des rayons comme un soleil levant. Devant les marches de la salle du jugement se tenait le subtil procureur du Roi, Œil-de-Chat. Immédiatement derrière lui, Etoupe et Loupe, en grande tenue ; alentour, mais à une distance respectueuse, se pressaient les gnomes et tous les yeux étaient braqués sur l'accusé.

Il se tenait courbé, ratatiné, dans sa pauvre redingote, les pattes ligotées derrière son dos, vert d'émotion et de frayeur, et il tremblait si fort qu'on voyait ses pieds s'agiter sous lui comme dans la fièvre.

Justement, l'éloquent Œil-de-Chat, ayant terminé son réquisitoire, requérait un châtiment sévère : au moins la pendaison à la plus haute branche du chêne, sans compter le paiement des frais de procédure et la réparation des dommages.

Le vénérable procureur s'enrouait au cours de son réquisitoire, et essuyant d'un foulard son front trempé de sueur, haletait considérablement.

Le Roi fit signe de son sceptre et demanda lui-même :

— Comment t'appelles-tu, malheureux ?

Le rat devint violet et chancela. Mais, poussé vers le Roi par Loupe :

— Ecouvillon, pour vous servir, dit-il à voix basse.

Et le Roi :

— Pourquoi as-tu pris ce grain ?

— J'avais faim, je suis un miséreux, mes enfants mouraient de faim !

— Mais la faim ne donne pas droit au bien d'autrui, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, roi magnanime, répondit Ecouvillon, tout tremblant.

— Qu'as-tu à invoquer, alors, pour ta défense ? demanda le Roi.

— Rien d'autre que la faim, une faim terrible !

— Mais, même avec la plus grande faim, tu n'aurais pu manger toute cette quantité de blé. La dixième partie aurait suffi à tes enfants et à toi.

— J'ai eu peur de l'hiver.. O le plus magnanime des Rois ! L'hiver est terriblement long et dur..., la moitié de mes enfants sont morts l'hiver passé, Roi... Oh ! ils souffraient terriblement !... Le plus petit..., le plus petit de mes enfants, Roi, est mort de faim devant mes yeux... Six jours et six nuits, j'ai vu cela..., et j'ai vécu... Je ne pouvais pas mourir à sa place... Non, je ne pouvais pas !

Le Roi détourna son vieux visage sur lequel se peignait la pitié, et dans la foule des gnomes on entendait des sanglots étouffés.

C'était Pierrot qui pleurait.

Ecouvillon continua :

— Après le plus petit, c'est l'aîné qui est mort sous mes yeux... Dix jours et dix nuits, il a agonisé..., et moi, je voyais cela... et je ne pouvais pas mourir à sa place, mais j'agonisais avec lui !

Le Roi fronça les sourcils pour retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Dans la foule des gnomes, on entendait de profonds soupirs. Pierrot sanglotait tout fort.

Ecouvillon continua :

— Et ensuite, c'est le troisième qui est mort... Le troisième de mes fils, Roi, est mort... Mon fils est mort de faim, ô Roi..., et moi, j'ai vu cela.... Sous mes yeux, Roi, mon fils est mort de faim, et moi, je n'ai pas pu mourir !

Il se mit soudain à grelotter fortement, les yeux à demi fermés.

— La faim..., la faim..., la faim..., chuchotait-il d'une voix blanche.

Mais le roi Brillot, levant son sceptre, dit :

— Je dois être sévère, parce que la faute est grande. Ce grain était destiné aux semailles d'un pauvre hère comme toi, qui a aussi des enfants affamés. Que justice soit faite !

— Mort ! Mort au malfaiteur ! s'écria Œil-de-Chat.

— La mort ! répétèrent derrière lui Etoupe et Loupe, d'une seule voix terrible.

Ecouvillon restait foudroyé, tremblant, hagard.

Le Roi se détourna, et il allait abandonner son trône de juge, lorsque, soudain, Pierrot, sortant du groupe des gnomes, se jeta à ses pieds et s'écria :

— Je veux ma voix, Roi magnanime, je veux ma voix, la voix que tu as voulu toi-même me donner. Cette voix, cette voix, je la veux !

— Eh bien ! tu l'as, dit le Roi, et il se pencha avec bonté pour le toucher de son sceptre.

Alors, Pierrot, en sanglotant :

— Eh bien ! pardonne, pardonne, bon Roi ! Pardonne ! Dis-le, dis-le, Roi, que tu pardonnes ! Accorde-moi cela à la place de ce chant ! Ce sera mon plus beau chant, mon chant à moi tout seul. Je n'en veux pas d'autre, je n'en veux pas !

Le vieux Roi, voyant son serviteur bien-aimé en si grande douleur, se mit à pleurer et dit :

— Tu as vaincu, Pierrot ! Tu as vaincu ma justice par ta pitié. Qu'il soit fait selon ton désir !

Alors, faisant signe de son sceptre :

— Laissez libre ce malheureux et donnez à manger à ses enfants. A partir de ce moment, ils mangeront le pain de ma table. Quant au grain, il doit être donné aujourd'hui au laboureur et à la terre qui attend cette semence.

***

La petite orpheline avait du travail jusqu'aux coudes, pour mettre en ordre la chaumière de Gratton. De temps en temps, elle regardait aussi le jardin.

Il était tellement délaissé que Mariette en avait le cœur navré.

— S'il y avait un peu de lin ou de chanvre ! pensait-elle, quelle joie ce serait de le ramasser, de le faire sécher, de le broyer et de filer le fil d'or, pendant les longues soirées d'hiver !

Sa mère, pendant ce travail, chantait de si belles chansons !

Et si l'on avait deux carrés de choux ! La terre est noire et fertile, les têtes de choux seraient grosses comme des citrouilles !

Mariette resta pensive, se demandant comment elle pourrait se mettre à cultiver le jardin, au printemps prochain.

— Au printemps, pense-t-elle, il faudrait commencer à le bêcher. Est-ce qu'une petite fille pourra s'en tirer seule ?

Tout à coup, elle battit des mains :

— Albert et Jacquot, voilà des ouvriers tout trouvés !

Mais ce n'était pas seulement ce pauvre jardin vide et herbeux qui préoccupait Mariette. Le regret de ses oies lui venait toujours plus souvent, le regret de sa butte avec ses fleurs d'or, de Rougeaud qui se mettait quelquefois à ses pieds, au soleil, sur le monticule, ou bien s'élançait et tournait autour des oies en aboyant avec vivacité.

Une fois, ayant nettoyé la chaumière, l'orpheline sortit dans la prairie voisine.

Elle regarda : dans les hautes tiges, quelque chose avait passé, quelque chose de rouge, comme un bonnet pointu.

— Terre-à-Terre ! s'écria Mariette, en s'élançant vers lui.

Le cœur lui battait bien fort, et c'est étonnant qu'il ne lui ait pas éclaté dans la poitrine.

Le capuchon se montrait toujours plus loin, et déjà il disparaissait dans les broussailles. Mariette s'y précipita.

Elle serait si contente de le revoir, de le questionner ! Sur quoi ? Elle ne le savait pas encore. Mais qu'elle le rattrapât seulement ! Et elle serait si contente de le remercier de tant de choses : des oies qui sont en vie, de son coin dans la chaumière de Gratton, d'Albert et de Jacquot, qui sont pour elle des frères...

Elle courut tant qu'elle eût de souffle, derrière le bonnet qui se faisait encore voir, et aussi vite que le lui permit l'oseraie épaisse.

A la fin, le bonnet disparut et ne se montra plus.

Mariette s'arrêta et regarda autour d'elle. Où était-elle arrivée ? Les broussailles s'arrêtaient là. Quelque chose comme la lueur d'un feu se montrait par-delà les branches : c'était la rougeur du soleil couchant. Et plus loin, c'était la forêt, la forêt qu'elle connaissait bien. Elle était donc arrivée de l'autre côté du Village-de-la-Faim ?

Elle fit encore quelques pas. Peut-être, du moins, verrait-elle ses oies blanches et grises, et son Rougeaud ?

Cachée dans les broussailles, elle vit autour de la butte brûlée par le soleil les oies qui mangeaient paisiblement l'herbe. Autour d'elles courait le fidèle Rougeaud et sur le chaume voisin se tenait une autre fillette, la nouvelle gardeuse d'oies. Elle cueillait de tardifs pavots, des bleuets et des nielles.

Mariette s'arrêta dans la broussaille, considérant tout cela avec curiosité.

Cependant, le soleil se couchait. La gardeuse rassembla ses oies, et, avec l'aide de Rougeaud, les conduisit à la maison. Rougeaud aboyait surtout contre une oie blanche, qui restait toujours en arrière du troupeau, comme au temps de Mariette. La gardeuse dut la menacer de sa branche pour la décider à marcher près du jars, au premier rang.

Le troupeau disparut derrière la butte ; Mariette restait dans les broussailles. Elle pensait qu'à défaut de Terre-à-Terre, elle aurait pu dire bonjour à Rougeaud et à ses oies. Maintenant, tous sont partis et Mariette n'a salué aucun d'eux.

Elle a eu peur de la nouvelle bergère tout bonnement. C'est une petite fille si timide, cette Mariette !

Maintenant, puisqu'il n'y a plus personne, peut-être aura-t-elle le courage d'aller s'asseoir un moment sur son ancienne butte !

Elle écarta les broussailles... Qu'est-ce que cela ?

Le mulot est étendu par terre, mort. Et non loin, c'est Grassot, mort lui aussi. Tous deux ont leur fourrure arrachée par places, et de profondes blessures déjà noires.

Mariette joint les mains et reste bouche bée.

Ce Grassot remplit Mariette de terreur.

Mais ce mulot, serait-ce son mulot à elle ?

Mariette court à son terrier, écarte les tiges épaisses, poussées çà et là : des flocons de la fourrure rousse de Grassot sont accrochées aux herbes. Sur les feuilles, comme du corail, des gouttes de sang figé ; l'entrée du terrier a été un peu élargie et déblayée par des griffes.

Mariette resta songeuse.

— Pauvre mulot ! dit-elle.

Certes, il avait été malheureux. Le cruel Grassot avait tenu sa sinistre promesse, et toute sa colère à voir les oies vivantes, il l'avait passée sur le pauvre

animal. Mais le mulot était coupable aussi. Pourquoi donc avait-il regardé avec indifférence le renard qui guettait les oies ? Pourquoi donc n'avait-il pas prévenu la bergère, ou tout au moins Rougeaud ? Ce malheur ne serait pas arrivé aux oies, et le renard aurait été obligé de s'en aller au diable.

A présent, triste mulot, tu es étendu sans vie. En ne te préoccupant que de toi-même, tu t'es perdu.

Mariette regarde : à quelques pas du terrier, l'herbe est piétinée. C'est ici que Grassot guettait le mulot. C'est d'ici qu'il s'est jeté sur lui, mais on devine qu'il a fait du bruit en remuant une branche sèche, et que le mulot l'a entendu et s'est retiré dans son terrier.

Ce brigand de Grassot l'y a poursuivi. Un coup de patte, et il y est entré. Alors a commencé un combat acharné. Le mulot a fait à Grassot une morsure profonde et mortelle. Mais bientôt, étranglé à son tour, il a été lancé dans les broussailles. Grassot aurait voulu le traîner dans sa tanière, mais la vie l'abandonna.

Pauvre mulot ! Si quelque chose a pu consoler sa dernière heure, c'est que dans le combat mortel avec le cruel animal, il a montré un courage peu commun. Se jeter à la gorge d'un Grassot, sans se demander ce qu'il adviendrait, c'était d'un extraordinaire héroïsme.

Il a péri, mais son ennemi a péri également, bien qu'il fût plus grand et plus fort que lui. Ainsi le petit mulot, qui a payé de sa mort son indifférence pour le bien public, a pourtant débarrassé la contrée d'un brigand cruel et fourbe.

Cependant, en regardant la fourrure déchiquetée du mulot, ses petits yeux si vifs et maintenant éteints, ses terrifiantes moustaches, qu'il remuait si bizarrement, à présent rigides, Mariette ressentit au cœur un telle pitié et une telle douleur, que des larmes abondantes et cristallines se mirent à couler de ses longs cils abaissés sur son visage pâli.

Elle s'assit par terre, auprès du mulot, en pleurant, et elle lui parla d'une voix douce, comme si l'animal avait pu l'entendre.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, mon pauvre petit ! Je ne te laisserai pas près de ce renard dégoûtant, près de cet abominable brigand. Je t'emporterai avec moi, malheureux ; je t'ensevelirai à la ferme de Gratton, bien creux, sous un grand chêne. Je joncherai ta fosse de feuilles, je t'en recouvrirai bien. Tu reposeras doucement et joliment. Je ne te laisserai pas ici, non ! Au moins, j'aurai près de moi un ami du temps passé...

Et elle se mit tout de suite à chercher des branches de sapin, pour en recouvrir le mulot. Elle le mit dans son tablier ainsi couvert de cette verdure résineuse et se dépêcha de retourner à la chaumière.

Si elle avait jeté au moins un coup d'œil, avant de s'en aller, sur la masse des bardanes qui poussaient non loin de là, elle aurait vu trembler leurs grandes feuilles rondes, alors qu'il n'y avait point de vent : entre ces feuilles, quelque chose de rouge comme une langue de feu se faisait voir.

Et, vraiment, à peine avait-elle pris le sentier qui conduisait à la chaumière de Gratton, que ces feuilles s'écartèrent lentement. Notre connaissance, le gnome Pierrot, de l'affaire Ecouvillon, apparut sans bruit au-dessus d'elles, et demanda d'une voix étouffée :

— L'a-t-elle pris ?

Là-dessus, une seconde voix tout aussi étouffée se fit entendre entre les tiges qui couvraient le terrier du mulot.

— Elle l'a pris !

Aussi doucement que Pierrot était sorti des bardanes, Terre-à-Terre sortit des tiges, le doigt sur la bouche.

Mais Pierrot, qui était très vif de son naturel et ne savait pas se contenir, se mit à sauter en criant joyeusement :

— Comme nous avons bien réussi ! Comme nous avons bien réussi !

— Doucement! fou que tu es! marmonna Terre-à-Terre en le saisissant par la main. Tu fais autant de bruit que si tu étais seul ici. Elle pourrait encore t'entendre !

— Hi !... Comment ? Le grillon joue si fort dans la soirée qu'il étouffe toutes les voix aux environs. Dis-le donc, que c'est réussi, hé ?

(A suivre.)

NOTRE ACTION

COMITÉ D'ALGER

La première Assemblée statutaire du Comité d'Alger des « Amis de la Pologne » a eu lieu hier jeudi 17 novembre à l'Hôtel de Ville.

Un bureau provisoire a été constitué sous la présidence de M. le commandant Guérin, ayant comme assesseurs Mlle Cwik, professeur honoraire d'Ecole normale, et Me Gorski, avocat à la Cour d'appel.

Le commandant Guérin donna la parole à Me Rozée; celui-ci rappela les motifs qui obligent la France et la Pologne à s'unir étroitement pour leur mutuelle défense, donna un aperçu de la frontière polono-germanique et montra l'intérêt puissant qu'offre pour la France une Pologne grande et forte, qui est, suivant le mot bismarckien, comme « une armée française sur la Vistule » ; après avoir évoqué les magnifiques ressources économiques de la Pologne et son avenir maritime, il décrivit l'effort considérable qui se manifeste dans ce but par la création du grand port de Gdynia, voisin et futur rival de Dantzig. Il termina en exhortant les sociétaires à une active propagande personnelle, leur rappelant que travailler pour la France et la Pologne, c'était servir une même patrie.

A la suite de cette causerie, l'Association élit son bureau, composé comme suit :

Président : Me Rozée ; vice-présidents : Mlle Cwik et Me Gorski; secrétaire : M. Zerbib; trésorier : M. Robin; bibliothécaires: Mlle Cwik et Mme Figuière ; conseillers assesseurs : MM. Meunier, avocat à la Cour d'appel, et Crochard; vice-président du Syndicat commercial algérien ; docteurs Antoni et Adda, M. le

commandant Guérin, M. Mazard, Mme Thévenin, M. Arnal de Aren, M. Henri Sausseret, M. Sobczynski.

Mr Rozee remercie l'assemblée de sa confiance et accepte provisoirement pour la période d'organisation, en faisant toute réserve pour l'avenir, la présidence du Comité d'Alger lui paraissant revenir de droit à une notabilité algéroise.

L'Assemblée adopte les statuts préparés par le Comité d'organisation et se sépare après avoir décidé à l'unanimité l'envoi à M. le maréchal Pilsudski, président de la République de Pologne, du télégramme suivant, rédigé en polonais :

« Le Comité d'Alger des « Amis de la Pologne » présente à son Excellence M. le maréchal Pilsudski, ses respectueux hommages et se met de grand cœur au travail pour renforcer l'amitié franco-polonaise en Algérie. Vive la Pologne ».

COMITÉ DE RENNES

Une Matinée franco-polonaise

De cette matinée, qui eut lieu le 28 novembre, les journaux de Rennes ont donné de longs comptes-rendus. Nous reproduisons ici une partie de celui de l'Ouest-Eclair. Nos lecteurs y verront une fois de plus avec quel éclatant succès notre déléguée générale pour la Bretagne, Mlle Kryzanowska, organise des manifestations polonophiles, et combien de reconnaissance est due à l'éminent président du Comité de Rennes, M. Turgeon, et à ses collaborateurs.

Le Comité de Rennes des *Amis de la Pologne* conviait hier nos concitoyens à une matinée artistique, qui a remporté un véritable succès.

L'audition de Mlle Hélène de Debno-Kryzanowska et la présence de M. le doyen Turgeon en étaient les plus grands attraits, et c'est en foule que les Rennais se sont rendus hier, salle Duguesclin.

M. Turgeon montra, avec son habituelle éloquence, combien il était utile d'aviver en chacun la flamme de l'amitié française pour la Pologne. Les alliances d'outre-mer ne sont pas suffisantes pour nous préserver des éventuelles agressions de l'Allemagne. La France ne peut trouver sa sécurité que dans des alliances continentales. La Pologne a justement deux ennemis qui sont les nôtres : le Bolchevisme russe et le Pangermanisme prussien, car il semble bien que la Russie soviétique soit animée des mêmes instincts, de la même furie nationaliste que l'Allemagne. Gardienne du monde européen, à la porte du monde asiatique, la Pologne est « la France d'Orient » ; nous devons la défendre et nous devons l'aimer.

Aimons la Pologne pour elle-même, aimons-la par humanité, pour les souffrances qu'elle a endurées, aimons-la par justice pour les crimes dont elle fut la victime, aimons-la par reconnaissance, aimons-la pour nous-mêmes, aimons-la comme nous-mêmes !

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire que maladroitement et d'une façon incomplète les paroles si chaudes que M. Turgeon a prononcées. Le public, sous le charme de sa voix claire, de sa phrase élégante, subjugué par l'autorité de cette éloquence distinguée, écouta le Doyen de la Faculté de Droit dans un silencieux recueillement, mais les applaudissements nourris qui saluèrent la fin de son allocution lui ont assez prouvé combien son plaidoyer en faveur de la noble Pologne avait ému le public, et M. Turgeon fut rappelé frénétiquement par l'auditoire.

Le programme du concert était fort intéressant. Mlle Le Pohr, professeur au Conservatoire, et M. Tréca, jeune artiste que l'on commence déjà à apprécier en notre ville, se sont fait entendre dans le *duo* de *La Bacchante*, de Messager et dans celui de *Si j'étais Roi* d'Adam. Ils étaient accompagnés au piano par Mlle Klein. Mme Jobin détailla avec grâce plusieurs poèmes d'auteurs polonais ou composés par des Français sur la Pologne.

Nos lecteurs savent déjà tout le bien que nous pensions de M. Loisseau, l'habile violoncelliste, professeur au Conservatoire. C'est avec le concours de son archet savant que Mlle Kryzanowska ouvrit le concert dans la Sonate pour piano et violoncelle de Chopin. Mlle Kryzanowska est une ardente Polonaise et une vibrante musicienne, c'est dire que quand elle met son art au service des œuvres de son maître Chopin, les moins mélomanes se sentent émus par les puissantes beautés de ce grand musicien.

M. Loiseau sut encore se faire apprécier dans l'exécution d'une charmante *Elégie* de Mlle Kryzanowska, d'un *Allegro spirituoso* très vif de Senaille et de la *Sonate* de Boisdeffre. Le premier mouvement de cette dernière pièce, *andante* très chantant, nous a particulièrement plu par l'accent de tendre élégie et de grandiose poésie qui s'en dégage.

Mais où vraiment nous avons senti tout le plaisir que peut procurer la bonne musique, c'est quand Mlle Kryzanowska, seule à l'Erard, a interprété les œuvres des compositeurs de son pays. La grande *Polonaise* en mi bémol majeur de Chopin, et un *Prélude pathétique* de Rogowski, d'une allure plus moderne, nous ont encore montré les brillantes qualités d'exécutante et la cordiale vigueur du tempérament musical de Mlle Kryzanowska.

Notre grand compositeur breton, Guy Ropartz, a eu aussi sa part de succès, grâce à la façon dont la sympathique pianiste a joué sa *Petite Ronde française*. La *Tarentelle*, de Moszkowski valut à Mlle Kryzanowska trois rappels successifs et elle dut revenir par trois fois sur la scène saluer son admiratif auditoire, avec sa bonne grâce habituelle. Enfin, deux jolies pages écrites par elle, *Krakowiak* et *Sérénade duo*, nous ont fait regretter que le public n'ait pas insisté encore davantage auprès de Mlle Kryzanowska pour qu'elle nous exécute d'autres compositions telles que la *Toccata* ou l'*Hungaria*, qui nous avaient déjà rendus de si fervents admirateurs de son talent de compositeur et de son étonnante virtuosité.

COMITÉ DE SOISSONS

Une Conférence de Mme Bailly

Nous extrayons de l'Argus Soissonnais du 23 novembre, la notice suivante :

Les « Amis de la Pologne » se sont réunis jeudi 17 novembre dans la grande salle de la Mairie, à 17 heures. Y assistaient : M. Marquigny, président, Mlle Wyszlawska, secrétaire; le général comte d'Ollone, la générale comtesse d'Ollone, Mme Machetez, M. Banchet, proctreur, M. Descambres, M. Ragué, M. Fossé d'Arcosse, membres du Comité d'honneur, Mmes Bonnenfant, Vanier, le capitaine Mesnard, membres du Comité d'action, plusieurs officiers de la garnison, des professeurs du Collège de jeunes filles. S'étaient excusés : M. Le Tellier, trésorier, Mgr Binet, le vicaire général Parmentier, M. le Principal du Collège, M. Barbier. M. Marquigny, président, ouvre la séance et présente Mme Bailly, qui a tenu à venir en personne à Soissons pour dire ce qu'elle a vu en Pologne. Avant que Mme Bailly prenne la parole, Mlle Wyszlawska lit le procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté à l'unanimité, on discute ensuite sur le mode de recouvrement des cotisations et on décide que celles-ci seront portées à 5 francs, on prie les membres de l'Association de bien vouloir les faire parvenir à M. P. Le Tellier, avant le 15 février 1922 ; passé cette date, on les fera recouvrer par la poste.

Puis Mme Bailly prend la parole. Elle dit d'abord quelles ont été ses impressions en traversant l'Allemagne : ce pays, qui ne semble pas avoir souffert de la guerre comme nous, est en pleine activité : les usines, les hauts fourneaux ont repris le travail, les champs sont cultivés, il faut que les Français le sachent. Puis, voilà la Pologne, avec l'aspect varié de ses grandes capitales : Posen, qui semble une ville allemande, mais dont la population est polonaise, Varsovie, qui a le charme de Paris, Cracovie, la ville universitaire et artistique, Léopol, la ville des confins, tomaine d'aspect, centre scientifique, industriel, agricole, très vivante, Vilno, la ville lithuanienne admirée par les Russes, fermée, travailleuse, un peu austère, la campagne avec ses

terres à blé, à betteraves, son cheptel important; les usines de Lodz, les grandes foires de Léopol. Tout cela représente d'excellents éléments de vie et nous fait bien augurer de l'avenir. Pourtant, les obstacles au développement rapide de la vie polonaise ne manquent pas : l'absence de frontières naturelles, la difficulté d'unifier trois tronçons si longtemps séparés, les menées allemandes pour accélérer la baisse du mark, l'antipathie anglaise, la ruée des profiteurs.

Ces obstacles sont tenus en échec, d'abord par le désir intense des Polonais de s'organiser au plus vite — la façon dont ils essayent d'adapter notre code à leurs besoins en fait foi, ensuite et surtout par leur ardent patriotisme.

Ils aiment les Français parce qu'ils se sentent les mêmes affinités. Mme Bailly a partout été fêtée; il lui a été impossible de garder l'incognito et c'est, en elle, la France amie de la Pologne qu'on accueillait avec cet enthousiasme ; on a multiplié pour elle les réceptions, les manifestations de sympathie; partout elle a entendu parler français, chanter la *Marseillaise;* partout on lui a demandé des livres français.

Dans les grandes villes, se sont créées des Sociétés d' « Amis de la France », comme il y a chez nous les « Amis de la Pologne ».

C'est pourquoi, dit Mme Bailly, c'est presque un devoir de reconnaissance pour les Français que de chercher à bien connaître la Pologne. A ce propos, Mme Bailly expose brièvement les questions qui préoccupent actuellement les Polonais et que nous devons connaître aussi : la question juive, puisqu'il y a en Pologne 3 à 4 millions de juifs non adaptés sur 25 millions d'habitants ; la question de Léopol, non suffisamment défendue contre l'incursion des Ruthènes, qui a marqué sa volonté de rester polonaise et qui est si nécessaire au développement économique de la Pologne ; la question de Vilno, ce rempart de la Lithuanie, dont la Pologne a tant besoin pour sa protection au Nord, et où le général Zeligowski fait une résistance héroïque et modeste.

Et Mme Bailly conclut en disant que la France a, si elle le veut, en la nation polonaise, l'alliée la plus sincère et la plus digne d'être aimée.

M. Marquigny remercie Mme Bailly des paroles qu'elle vient de prononcer, qui ont intéressé et ému l'assemblée, et la séance est levée à 18 h. 1/2.

J. W.

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Les livres nous arrivent de toutes parts. Le Comité d'Alger en a déjà réuni un bon nombre et son président, M. Arsène Rozée, de passage à Paris, nous les a remis lui-même. C'est à Mlle Cwik, ancien professeur d'Ecole normale, vice-présidente du Comité d'Alger, et à Mme Carol, qu'était due la plus grande partie de ces volumes.

La 3e étude du Lycée Condorcet a délégué MM. Langlade fils, Haas et Fontanès pour apporter à nos bureaux des dictionnaires grecs et des ouvrages classiques. Nous avons eu le plaisir de remettre à ces gentils collaborateurs des timbres polonais pour leurs collections.

A M. Emile Langlade, nous devons, cette quinzaine : l'*Ame solitaire*, d'Albert Lozeau; *Ma Tante Péronne*, de Champfleury ; et pour nos collections, une curieuse plume fabriquée à Riga et portant l'effigie du poète Mickiewicz; à Mme Claire Galichon, l'éminente spirite, ses ouvrages d'une pensée si profonde : *Souvenirs et problèmes spirites, Amour et Maternité, Eve réhabilitée;* à Mme Chartier, un choix de revues (*Touring-Club*, etc);

Au Dr Zaleski, 10 volumes (classiques, Bibliothèque des merveilles, etc.);

A M. Daniel Caldine, une collection de la *Revue Mondiale* et ses œuvres;

M. Verchère, élève au collège Stanislas, de retour d'un voyage en Pologne dont il apporte les meilleures impressions, nous fait don de deux excellents ouvrages : l'*Histoire de la Littérature française*, d'Emile Faguet, et l'*Histoire de France*, de Segond.

De la province nous sont parvenus :

10 volumes offerts par Mme Lavalle, de Soissons (*Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust ; *Les Martyrs*, de Châteaubriand, etc.) ;

6 ouvrages classiques, offerts par M. F. Sachet, de Moulins ;

D'Annecy, 40 très bons ouvrages (*Pensées*, de Joubert, *Pages choisies*, de Guizot, *Lectures sur la philisophie des sciences*, de Lalande, etc.), pour lesquels nous remercions vivement les professeurs du Lycée de garçons : MM. Dumont, Martin, Protin, Cotton, Tapponier, leurs élèves, et la Société forestière, Le Sapin, groupe scolaire qui a tenu à couvrir les frais d'envoi.

Avec une collection des *Bulletins de la Société pour l'Encouragement de l'Industrie Nationale*, nous avons reçu avec le plus grand plaisir, de M. Lauvrière, un abonnement aux *Annales de l'Institut Agronomique*.

Mlle Mespoulet, présidente de notre groupe scolaire du Lycée Victor-Hugo, a tiré pour nous de ses collections, des cadeaux vraiment superbes : l'*Histoire de France*, d'Henri Martin, en 23 volumes in-8° ; les œuvres complètes d'Augustin Thierry ; des études de Brunetière, Nisard, Patin ; des ouvrages de Duruy, Chateaubriand ; des séries du *Mercure de France* et de la *Nouvelle Revue Française*, etc.

De Mme Bailly, 42 volumes, d'Anatole France, Barrès, Loti, Rostand, Flaubert, Hérédia, Mérimée, Renan, etc.

∴

Parmi les lettres de remerciements qui nous parviennent de Pologne, nous citerons celle de M. Jan Augustynski, directeur du Gymnase de Naklo (Posnanie) :

« Il y a quelques semaines que le Gymnase, à Naklo, a reçu de la vénérable Société des « Amis de la Pologne » 60 livres de lecture. Il faut voir la grande joie de nos élèves, quand ils lisent ces livres, pour comprendre le véritable service que la Société nous a rendu. Nos enfants aiment la langue française ; ils s'appliquent beaucoup à l'étude de cette langue et les lectures reçues les y encouragent encore. Ces enfants, nés dans la hideuse captivité prussienne, admirent le peuple guerrier qui a écrasé la puissance de notre ennemi commun ; ils aiment ceux qui nous ont aidé à ressusciter notre liberté et cette affection augmente encore quand ils voient que dans la France lointaine on pense aux enfants polonais, qu'on s'intéresse à leurs études et qu'on les aide dans ces études.

« Je remercie la vénérable Société des livres envoyés ; ils permettront à nos enfants de faire mieux connaissance de cette grande et sublime âme française qu'ils aiment déjà ».

Le manque de place nous contraint à signaler seulement, sans les reproduire, les lettres de M. Mansuy, directeur de l'Ecole Française de Varsovie ; de M. Delacroix, bibliothécaire de l'Alliance Française à Varsovie ; de Mlle de Beaunay qui dirige le Cercle Jeanne d'Arc, à Lublin, etc. Tous expriment aux « Amis de la Pologne » leur gratitude et leur sympathie.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député ; *Secrétaire Générale :* ROSA BAILLY ; *Trésorier Général :* HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; KERVAREC, agrégé d'histoire ; CHARLES MARIE, Docteur ès-sciences ; A. MERLOT, Directeur de la *Pologne;* TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISET, MAURICE CROISET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHET, membres de l'Institut ; ABEL LEFRANC ; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France ; AULARD, ANDRÉ LALANDE, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne ; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ; A. FONTAINE, Inspecteur général ; LATREILLE, de l'Université de Lyon ; GEORGES WEILL, de la Faculté des Lettres de Caen ; BERNUS ; GEORGES BIENAIMÉ ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON ; PAUL CAZIN ; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français ; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales ; HERRIOT, Maire de Lyon ; JANVIER, Maire de Rennes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; Généraux MALLETERRE, DU MORIEZ, NIESSEL, PAU, WEYGAND ; Dr NICAISE ; Dr JULIEN NOIR ; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France ; LOUIS RIPAULT ; LÉON ROBELIN ; J.-H. ROSNY, aîné ; Mme YVONNE SARCEY ; MARC SANGNIER ; GABRIEL SARRAZIN ; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *raviver l'ancienne amitié franco-polonaise ;* et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie.*

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	*Clermont*	*Beauvais*	*Le Havre*	*Nantes*
Marseille	*Caen*	*Versailles*	*Chambéry*	*Laval*
Soissons	*Rennes*	*Draguignan*	*Bayonne*	*Rouen*

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 180 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche,* aux *Collèges Chaptal,* d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.

⁂ ⁂ ⁂

Si notre œuvre vous intéresse ;
Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :
ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " *Amis de la Pologne* ".
Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7e).

Nom .....

Profession .....

Adresse .....

Le *19*

Signature :

Le Gérant : J. LEMONIER. — Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.